

Mon Pierrot

Geneviève Sage

Encouragée par Marzieh, je me suis mis à écrire ces lignes en quelques jours au début de 2015, huit ans après la disparition de Pierrot...



Mon Pierrot

Jeudi 22/1/2015

C'est ainsi que je dis lorsque je parle de mon « petit frère »- je n'arriverai jamais à « faire son deuil », comme ils disent, ceux qui ont si vite la mémoire oublieuse...

Cet être « pas comme les autres » a rempli et enrichi ma vie, par sa pureté totale, pureté que je n'ai jamais rencontré chez les être « normaux », hélas ! Malgré ses failles, il représentait l'être riche d'humanité réelle: accessible à la compassion, à l'amour des autres, à la plus grande sociabilité et ouverture aux autres- il m'a permis de rencontrer, dans mon quartier, des gens vers qui il allait spontanément, sans aucune gêne et qui répondaient à ses « avances » car li n'allait pas vers n'importe qui, il devinait les possibilités de sympathie, il avait aussi de l'humour et adorait me faire rire par certaines imitations pour lesquelles il était doué.

Il s'apitoyait avec une grande sincérité lorsqu'il rencontrait quelqu'un de souffrant ou de handicapé. Il serrait la main aux conducteurs de bus, et même aux CRS lors des matches au parc et, surprise agréable, les gens répondaient à ces gestes, sans étonnement pour la plupart- bref c'était un être délicieux. Il avait aussi un certain sens de la beauté, y compris de celle des êtres humains, des femmes en particulier qu'il admirait discrètement- et surtout il manifestait une volonté, un courage qui me bouleversaient, afin d'être « comme tout le monde», car il avait cependant des peurs et des insuffisances propres à sa «race » : peu d'équilibre mais assez adroit, peur du vide ; et il essayait de vaincre cela avec une obstination qui me bouleversait- j'avais réussi à lui inspirer assez de confiance en lui, et à lui faire monter un escalier roulant au métro « la Muette » et il fallait voir son air de triomphe lors de sa réussite !!

Il m'attendrissait au plus haut point également lorsque je le voyais défendre sa mère paralysée lords d'une légère altercation de celle-ci avec le personnel de la maison de retraite.

Ceci alors qu'il se disputait assez souvent avec notre mère que

ses souffrances rendaient parfois exigeante envers lui ; mais si on « attaquait » sa mère, comme il me disait dès mon arrivée, il était intraitable ! Il avait connue maintes querelles, voire des violences (pas à son égard), et il appréciait le calme, la sérénité confortable- c'était, pour moi un être humain parfait: pas de vanité, pas d'égoïsme, pas d'envie. Une sincérité totale dans ses paroles et ses comportements.

Plus jeune, en province, au milieu de ses parents, dans le petit quartier mi-ville, mi-compagne, où nous habitions, il connaissait tout le monde et tout le monde l'aimait, il faisait à chacun de fréquentes visites, ainsi qu'aux locataires de la maison voisins de notre immense jardin, étaient de petits jardins de location à des cheminots- il les connaissait tous et passait des après-midi avec eux à les regarder s'activer à leurs cultures maraichères ; c'était un être extrêmement sociable et ouvert aux autres- il eut donc une enfance et adolescence heureuses, même mon père, parfois violent, était très bon avec lui, ce dont je lui ai toujours été reconnaissante.

Bien sûr, il fut des jours dramatiques: celui où ma mère, dépressive, a voulu en finir avec la vie et l'entraîner avec elle.

Comme je suis rentrée de l'école un peu plus tôt que d'habitude, je les ai trouvés tous deux assis à la grande table de cuisine, ma pauvre mère tenant Pierrot le plus fermement qu'elle pouvait, par le bras et ayant détaché le tuyau du gaz. J'ai eu un geste dont je garde encore à mon âge, le remords: je lui ai donné un forte gifle et lui arrachai des mains Pierrot, qui ayant tout compris, pleurait à gros sanglots.

Elle n'a, heureusement, plus jamais recommencé.

Au contraire, ma sœur et moi, devenues adultes, l'avons protégée, l'avons ramenée à la vie et ce fut alors une période plus heureuse, jusqu'à ses 56 ans où elle se retrouve paralysée de tout le côté gauche- je dois reconnaître que mon père, avec ma mère paralysée, eut un comportement correct et même courageux.

Mon Pierrot, lui, restait assez serein, entre père et mère et mes nombreuses venues de Paris (toutes les deux semaines). Il adorait son père! Hélas, ma pauvre mère est tombée avec l'aide-soignante qui secondait mon père, ce qui lui valut un traumatisme crânien important avec ré-hospitalisation d'un mois.

De retour à la maison, l'aide soignante, un peu responsable, vint nous voir, accompagnée d'un jeune Africain, très noir. Pierrot qui n'en avait jamais vu, l'accueillit avec la même amabilité que d'habitude, mais quand le jeune noir lui serra la main, il regarda celle-ci avec inquiétude, la pensant noircie, ce qui nous fit bien rire.

Il passait ses journées très calmement, regardant inlassablement un livre de photos de tous les ponts de Paris dont je lui avais appris les noms et qu'il avait fidèlement retenus- il se promenait dans le jardin avec sa petite chienne « Mirka », qu'il adorait. Bref, il était de mœurs calmes et agréables. A la mort du père sa vie provinciale fut bouleversée complètement, mais néanmoins il s'adapta sans histoires. Nous trouvâmes une maison de retraite en Seine et Marne, à Malnoue, entourée d'un parc magnifique avec au fond du parc, un joli château. Ma mère et lui y vécurent ensemble 22 ans ; assez heureux ou plutôt, pas trop malheureux, la maison étant de mœurs familiales et le parc si agréable, pour eux qui avaient vécu au sein d'un grand jardin.

Pierrot a pleuré son père d'une façon déchirante, le personnel m'en témoignait, car Pierrot, lors de mes visites (4 fois par semaine), faisait montre d'une grande pudeur et ne pleurait jamais devant moi.

Ma mère, par contre, a pleuré mon père, très modérément et j'en fus soulagée.

« Elle ne vivait, disait-elle, que grâce à nous, ma sœur et moi, et pour nous. » Par contre elle se faisait du souci pour le sort de son Pierrot, mais savait, néanmoins, qu'elle pouvait compter sur nous.

Dans cette maison, Pierrot était aimé de tous, et certains le

trouvaient même intelligent, ce qui était vrai, une intelligence à lui qui en valait bien une autre.

Lors de mes visites, il m'attendait à l'arrêt du car, que je quittais après 1 heures $\frac{3}{4}$ de transport, métro, RER, bus.

Il avait cueilli dans le parc quelques fleurs des plus moleses : boutons d'or, pissenlits, etc... et cela me touchait profondément.

Il avait fait la connaissance d'une petite grand-mère, très mignonne, 83 ans, très gaie et drôle et tous deux, main dans la main, ne se quittaient plus entre promenade dans le parc, parties de dominos où, disait-elle, il trichait et se faisait traiter par elle de « voleur de poules », en fait, il était incapable intellectuellement de tricher, mais ils riaient ensemble comme deux gamins ; ce fut encore une période heureuse pour lui, et pour moi aussi de le voir si rieur.

Entre temps ma sœur était morte d'un cancer à 59 ans. Le weekend, avec un taxi, je les emmenais chez moi, et nous leur faisons découvrir les beaux parcs de Paris, grâce à ce taxi très complaisant et humain, qui poussait le fauteuil roulant de ma mère. Moi, en ces temps ; j'étais heureuse du bonheur que je leur procurais.

Puis, en juin et en octobre, je les emmenais 3 semaines à Dijon, dans la maison qui fut construite après l'expropriation d'utilité publique que nous avions subie.

J'étais aidée, lors de ces séjours, par un vieil ami, veuf et remarquable d'altruisme, sans lui je n'aurais pas pu assumer la charge que cela comportait.

De plus cet ami était motorisé ce qui favorisait bien les choses. Bien sûr, lui aussi, est mort et je l'ai beaucoup regretté.

Mardi 27/01/2015

Et puis survint la mort de notre mère : 83 ans après 27 ans de paralysie.

Pierrot, une fois de plus, fut très malheureux, il avait vécu dans

une intimité étroite avec sa mère, lui rendant de grands services, mais s'insurgeant parfois contre cette servitude, il se retrouva seul dans la chambre commune avec le lit vide de sa mère. On le changea de chambre du bout de quelques temps, mais la solitude lui enleva une partie de sa joie de vivre et de son caractère si gai et plaisant.

C'est alors que je décidai de le rapprocher de moi et lui trouvai une place dans une maison de retraite à Boulogne, à une demi-heure de chez moi, je le prenais avec moi le vendredi après-midi et le ramenai le lundi avant midi.

Ces bons week-ends lui profitèrent et lui redonna un peu de sa joie de vivre, tant son caractère était facile.

Et surtout il passait trois bonnes nuits car dans cette nouvelle maison de Boulogne, il avait perdu le sommeil.

Nous sortions beaucoup ; je l'ai même emmené au théâtre et au cinéma (« Dansons sous la pluie » par exemple).

Il était facile et content de tout.

A Dijon nous faisions aussi nos séjours de juin et d'octobre grâce à quoi il reprenait « du poil de la bête », car cette nouvelle résidence n'était pas idéale ; le cadre était assez médiocre, une partie ancienne était très jolie mais on y avait accolé, un bâtiment moderne, genre caserne du plus médiocre effet.

Heureusement il avait été admis à un service dit « d'accueil de jour » sous la direction d'une femme charmante, très humaine, et Pierrot s'y comportait très bien et il faisait de petits travaux ; il s'était pris de passion pour le dessin et, muni de crayons de couleur, dessinait sans fin des arabesques à lui, qui, souvent étaient assez intéressantes.

Il était toujours aussi agréable et de comportement facile, mais moins gai, bien sûr.

Tous les ans, il partait avec une association de vacances pour personnes handicapées qui se passait très bien, et il me ramenait

des petits cadeaux qui me plongeait dans l'attendrissement.

Alors qu'il était encore en Seine et Marne, à Malnoue, il allait à Lourdes et même une année le voyage se fit en avion !! Il s'adaptait un peu à tout ; seul le vertige le terrorisait.

Il suscitait facilement l'amitié chez les gens, et lui-même allait d'emblée vers ceux qui lui semblaient accessibles.

J'étais heureuse de son bonheur si simple, si spontané et toujours j'étais émue par cette volonté qu'il manifestait, d'être et de vivre « comme tout le monde » d'où ses efforts touchants pour vaincre certaines peurs ou appréhensions. A Dijon, il tenait à aller sur la tombe de son père dont il garda toujours l'image.

Lors de la maladie de ma sœur, j'avais toujours caché à ma mère la gravité de son état. Je lui ai même caché sa mort, mais Pierrot, lui, l'avait devinée et il s'empêcha de manifester sa douleur devant sa mère qui mourut sans l'avoir apprise.

Il avait une sensibilité qui lui permettait de comprendre beaucoup de choses que d'autres ne comprenaient pas. Je l'emmenais au restaurant tous les samedis, rue d'Auteuil, nous y étions bien accueillis et il appréciait cela, la patronne du restaurant était venue nous complimenter sur ses façons de se tenir en société, façons qu'elle jugeait fort aimables, il avait également fait la connaissance, dans ce restaurant, de deux dames à chapeaux un peu « vieille France » et qui l'avait trouvé charmant, toutes ces marques de sympathie me faisait grand plaisir, et j'admirais sa facilité à s'adapter à diverses circonstances lui qui était catalogué dans les « anormaux » mot horrible s'il en fut ; son aspect physique était plutôt plaisant : petit mais bien bâti, un visage resté juvénile, avec ses yeux un peu bridés de mongolien et son regard toujours curieux de tout.

Il me posait force questions dans son langage à lui que je comprenais parfaitement et dont certaines expressions m'amusaient. Ainsi la tour Eiffel devenait dans sa bouche « Toutoufel » !! Je me surprenais à employer moi-même avec lui, certaines de ses expressions !!

Samedi 31/1/2015

Un jour où je lui donnais la douche (qu'il appréciait beaucoup), je découvris qu'il avait une hernie inguinale, ce qui nécessite une opération bénigne mais absolument nécessaire pour éviter un accident plus grave. J'obtins, de l'hôpital A. Paré à Boulogne, l'autorisation d'être hospitalisée deux jours avec lui- on mit un matelas dans sa chambre, et tout se passa fort bien. Il partit au bloc opératoire sans angoisse et se remit fort bien au bout de quelques jours où je le gardai avec moi.

Je dus aussi le faire opérer de la cataracte qu'il eut précocement, mais tout se passa sans problèmes. Il faisait confiance aux gens qui l'entouraient, et ne « faisait pas d'histoires » comme beaucoup de gens dits « normaux » en font.

Mais il s'adaptait mal à sa nouvelle résidence à Boulogne, ce qui provoquait chez moi des remords de l'avoir déplacé, surtout, il ne dormait pas ou si peu, il se rattrapait le weekend chez moi, heureusement.

Le dimanche, souvent, nous étions invités par un cousin, très solidaire, veuf et atteint d'un cancer; je pus lui prouver ma reconnaissance, après la mort de Pierrot, en prenant le relais chez ce cousin, dont l'état de santé s'aggravait d'année en année. Je lui devais bien cela car il m'avait beaucoup soutenue pendant toutes ces épreuves, de même que mon amie Geneviève qui a toujours été présente lors de ces épreuves.

Je voudrais revenir sur ce don de mimétisme qu'il avait, comme beaucoup de Mongoliens, paraît-il, il avait toujours vu ma sœur, très studieuse, écrire longuement pour préparer ses 4 années de licence de sciences, il s'était aussi épris des livres de sciences naturelles et Yvette lui en avait procurés, qu'il regardait et feuilletait des après-midis entiers.

Puis il adorait « écrire », c'est-à-dire qu'il remplissait des pages et des pages, de signes à lui et qu'il me confiait l'ords de mes visites, insérées dans des enveloppes que je lui fournissais, leur

destinataires étaient divers : notre cousin René, Geneviève ou d'autres.

J'ai toujours pensé qu'il avait une vie intérieure riche et que ses « écrits » en témoignaient à défaut de pouvoir exprimer ses émotions oralement de façon détaillée.

Il imitait très bien certains personnages de notre entourage, dans leur comportement et leurs attitudes, et cela était comique et nous faisait rire, ce qui le rendait heureux, et il riait lui-même.

Il faisait des remarques souvent pertinentes sur tout et sur tous, ce qui surprenait certains, beaucoup l'ayant classé dans une catégorie humaine dont ils n'attendaient rien.

Il avait aussi une très grande mémoire et j'avais souvent recours à lui pour me rappeler certains faits et noms.

Il prenait sans problèmes, avec moi, bus et métro ; sur le quai de métro, il ne pouvait s'empêcher de lever la main à l'arrivée des voitures, persuadé que c'était lui qui donnait le signal de l'arrêt !! Ce qui faisait sourire certains mais sans méchanceté.

Puis commencèrent des années plus grises: il y eut dans la résidence une épidémie de gale, je dus le prendre chez moi une quinzaine de jours après traitement.

Sa santé faiblit un peu à partir de 2003, nous avons fait notre petit séjour à Dijon; pour la première fois, il eut peur dans le train en descendant du wagon, mais le séjour se passa bien néanmoins; nous avons même reçu un couple d'amis de Paris qui, venus en voiture, nous baladaient dans la région, ce qui Pierrot apprécia beaucoup.

A Noël de cette année je louai un taxi et nous fîmes le tour des illuminations parisiennes ce qui le ravit.

Mais il n'avait plus la même joie de vivre, et il me disait parfois dans son langage : « moi, vieux », il analysait lui-même sa propre évolution vers une prochaine fin de vie, mais toujours sans une plainte, avec patience et courage ; j'ai toujours admiré chez lui

cette patience qui n'était pourtant pas de la résignation:
Il avait à cœur de ne pas « embêter » les autres.

Jeudi le 6/2/2015

Tous les ans, jusqu'en 2003, je l'emmenais à Dieppe, pour un petit séjour de 8 jours, chez mon amie Monique, il appréciait beaucoup et s'étonnait du cri des mouettes. J'ai pris, à Dieppe, de nombreuses photos et je les regarde à présent avec nostalgie et aussi beaucoup de tristesse. Mais je suis heureuse de lui avoir procuré tous ces petits bonheurs ; j'admirais, qu'avec ses capacités quand-même réduites, il s'adapte si bien à la vie sociale, il a même consenti à monter dans un bateau, ce n'est pas qu'il n'éprouvât pas un peu de peur, mais il se dominait toujours avec dignité et courage, c'était un être extrêmement riche de grande qualités essentielles : bonté, absence de tout calcul, sociabilité et humour, tout ce que l'on trouve souvent difficilement chez les « normaux », dominait chez lui une pureté enfantine que j'admirais beaucoup, ne l'ayant jamais rencontrée ailleurs.

Il a connu, sans plaintes ni amertumes, les ennuis du vieillissement: il a perdu très tôt de mauvaises dents; il a fallu le confier à un dentiste pour une reconstitution complète de sa mâchoire. Il a enduré de longues séances, très calme et obéissant, ce qui étonna beaucoup le dentiste qui s'attendait au pire.

Comme il avait vécu longtemps auprès de sa mère et entouré de femmes, il appréciait beaucoup la présence, rare, des hommes, il s'était fait un véritable copain d'un ami de mon père, un Dominique Corse, qui avait un jardin chez mes parents, et que Pierrot rejoignait lors de ses travaux de jardinage ; depuis la maison on les entendait rire tous deux sans arrêt et cette évocation, bien que plaisante, tant d'années après, me fait encore mal. Il avait un vocabulaire assez riche et qu'il améliorait sensiblement d'année en année- mais c'était un langage à lui, une création personnelle. Moi je le comprenais parfaitement, sa prononciation étant propre mais

sans changement.

Et lorsqu'on le comprenait, il était bavard et souvent drôle, car très observateur et ayant repéré les petites particularités de chacun.

Il se disputait parfois avec sa mère qui le harcelait parfois pour de mêmes services, mais il la défendait âprement si quelqu'une des aides de la maison « l'attaquait » comme il disait; d'un tempérament très calme, il aimait la tranquillité, qui passait parfois pour de la paresse pour certains.

Plus jeune, chez nos parents, il y avait un très grand jardin qui nécessitait beaucoup de travail à mon père. Ce dernier a souvent tenté de l'associer à ses travaux, mais ça ne plaisait pas trop à Pierrot qui préférait crayonner, écrire ou regarder ses livres. Mon père, heureusement, respectait ce choix.

Plus tard, c'est le dessin qui le passionna et il eut le plaisir et l'honneur de voir quelques unes de « ses œuvres » présentées à une petite expo de la maison de Boulogne.

En Seine et Marne, à Malnoue, il adorait danser, car cette maison assez agréable et familiale, organisait des « thés dansants » !! il était vraiment heureux dans ces moments-là et il faisait plaisir à voir tant son bonheur était visible. Mais après son transfert à Boulogne, ce plaisir le quitta, malgré d'autres « thés dansants » également organisés.

Dans cette nouvelle maison, il n'a jamais retrouvé sa joie de vivre d'avant, et cela m'a beaucoup peinée car, en le rapprochant de moi, et en l'éloignant des lieux où sa mère était morte, je pensais l'aider à « faire son deuil » comme on dit si improprement car je crois qu'on ne fait jamais son deuil. J'en suis moi-même la démonstration.

Samedi 7 mars 2015

Cela fait un mois que je n'ai pas pris la plume pour évoquer mon Pierrot.

Pourquoi ? J'ai bien du mal à analyser ce « silence » de ma part, et pourtant les souvenirs m'assiègent toujours et je vis toujours en compagnie de tous mes disparus, parmi lesquels domine Pierrot. Son personnage, réputé généralement sans intérêt, si ce n'est une pitié qui abaisse, a tenu dans ma vie une très grande place: symbole d'un être humain tel que j'aurais aimé en rencontrer chez les autres, c'est l'être que j'ai le plus cher ; dans ma modeste vie. Certains jugeront ceci anormal, mais c'est ainsi, même sa propre mère ne l'a pas aimé selon sa valeur et sa qualité d'être humain, elle nous aimait davantage ma sœur et moi, ce qui contredit une notion indûment répandue sur l'amour maternel dans un sens un peu animal et instinctif.

Je ne suis pas retournée sur sa tombe, à Boulogne, depuis 2 ans ; est-ce un crime ? Je n'en éprouve nullement le besoin, tant il est présent en moi. Je n'ai pas besoin de ces visites, rappels contre l'oubli.

Bien que parfois fatiguée et même harassée par ces différentes charges qu'impliquaient les soins de ma mère, de ma sœur et pendant plus longtemps de Pierrot, je ne regrette rien de ces efforts fournis, je suis heureuse, au contraire, de leur avoir procuré tous ces petits bonheurs et d'avoir procuré à Pierrot une vie « normale » malgré son état d'« anormal ».

Il incarnait, par tous ses comportements, une joie naïve de vivre et possédait une sagesse naturelle qui lui faisait apprécier chaque moment agréable, et supporter dignement, sans importuner les autres, les moments plus difficiles que cette vie nous réserve à tous, et c'est un « mongolien » qui donne cette leçon !

Les deux dernières années de sa vie furent pour moi un déchirement profond ; non qu'il se plaignît mais son état se dégradait terriblement et il souffrait en silence, avec plus d'étonnement que

de résignation.

Il était en fauteuil roulant, ne pouvant plus marcher, mais toujours aussi facile à vivre, même pendant cette période douloureuse où il faisait bronchite sur bronchite et avait du mal à respirer. Il n'avait plus aucun appétit, s'étouffait sans arrêt avec la nourriture et était arrivé à ne plus peser que 34 kgs !! L'évocation de ce pauvre petit corps, réduit à une telle dimension, me fait encore très mal, j'essayais avec acharnement de le soulager de mon mieux, mais sans grand résultat. Il me regardait exécuter ces petits soins et la tristesse envahissait son regard.

Je ne pouvais plus l'amener chez moi : il était trop faible.

Cependant, même en fauteuil roulant, il manifestait encore un certain plaisir quand je le promenais dans le jardin de la résidence où nous rencontrions certaines personnes sympathiques qu'il avait plaisir à retrouver.

Il ne pouvait plus aller à l'accueil de jour, service qu'il fréquenta des années avec plaisir, la responsable, Edith, étant une personne attachante et dévouée, aimant beaucoup Pierrot. C'était pour moi un grand soulagement de le savoir dans ce service où il déjeunait avec les autres résidents admis, au lieu de passer de longues journées seul dans sa chambre.

Ces deux dernières années j'ai essayé de lui obtenir des séances de kinésithérapie pour entretenir un peu sa capacité de faire quelques pas, ce qui me fut refusé !! J'ai alors embauché un kiné mais sans prise en charge médicale, ce qui me coûta fort cher. Mais même à ce moment-là, de grande déchéance, il faisait preuve de courage, et lors de ces séances il se mettait parfois à chanter !!

Une semaine avant son départ définitif, je l'ai conduit, en fauteuil roulant, chez la coiffeuse qui opérait à une étage de là ; et il a encore manifesté son contentement de se voir avec une coupe rafraîchie.

Il y eût encore la galette des rois où je pus le conduire et essayai de lui faire goûter un morceau de cette galette, mais cela ne passait

pas et son visage était si triste.

Et puis un dimanche soir je le quittai, l'ayant mis au lit, la respiration étonnement plus calme et je partis un peu, si peu, rassurée, mais à minuit, chez moi, on m'annonce sa mort, c'était le 31 janvier 2007, il avait 74 ans, mais c'était comme la mort d'un enfant.



Chez moi à Paris avec Pierrot

Octobre 2017